

CHAPITRE VI

OPÉRATIONS CONTRE LES M'DAKRA (*fin*)

AZEMMOUR

Reconnaitances autour de Settât, Kasbah ben Ahmed, Du Boucheron - Combat de l'oued Zamrène (11 mai) - Combat de l'oued Dalia (16 mai) - Installation du camp Boulhaut - Occupation d'Azemmour (juin) - Le camp de Sidi Bou Becker - Le 14 juillet à Casablanca - Armement et procédés de combat des Chaouïa.

Reconnaissance de Dar el-Daoudi. - L'échec sanglant éprouvé par la mehalla haffidienne dans l'attaque de nuit du 8 avril n'avait pas suffi à la chasser de la Chaouïa, elle se reforma bientôt autour de Settât vers Tallaouit. Sa présence éloigna de nous les soumissions en même temps qu'elle constitua pour les tribus déjà soumises une raison d'alarme constante. Il convenait donc de débarrasser définitivement la Chaouïa de ce ferment d'insécurité. Ce fut l'objet d'une reconnaissance exécutée en force le 12 avril. Les première et deuxième brigades, la colonne mobile des Mzamza joignirent leurs efforts pour cette opération. Le service de sûreté et d'exploration fut placé sous les ordres du colonel de Luigné.

À midi et demie les troupes arrivées à hauteur du marabout de Sidi el-Ghaï furent attaquées par un nombreux parti de cavaliers marocains et l'action ainsi engagée se poursuivit toute la journée. Les Marocains ne tinrent jamais devant nous : leurs lignes, rencontrées à partir de Tallaouit, furent rejetées de crête en crête; rompues et dépassées sur le front, elles ne cessèrent de se reformer sur nos flancs et, selon la tactique marocaine, d'y transporter sans cesse l'action principale. La nuit vint interrompre la poursuite qui avait amené les colonnes jusqu'à Temassine à 35 kilomètres au sud de Settât et rejeté l'adversaire en désordre de l'autre côté de l'Oum er-Rbia.

Parties des bivouacs au point du jour, nos troupes y rentrèrent la nuit suivante à trois heures du matin, ayant franchi une moyenne de 70 kilomètres. Cet effort considérable eut pour résultat de donner aux dissidents et aux fauteurs de troubles l'impression qu'ils n'étaient nulle part dans la Chaouïa hors d'atteinte de nos colonnes, en même temps que d'augmenter chez les tribus soumises la confiance dans l'efficacité de notre protection. Cette affaire ne nous coûta que 7 blessés. La mehalla haffidienne, qui était venue nous livrer un combat à plus de quatre heures de marche de ses bivouacs, ne résista pas devant nous lorsqu'elle vit notre vigoureuse marche offensive et n'eut plus qu'un souci : sauver son camp. L'affaire avait donc parfaitement réussi et ce fut le dernier acte d'hostilité qui se manifesta dans cette région. Seules, quelques fractions des M'dakra et des Achach (tribu des Mzab) refusèrent de se rendre, la « mehalla Mouley d'Amade », disaient-elles, ne pouvant les atteindre dans leur pays montagneux. Avant d'agir contre les tribus, les colonnes se rendirent à la kasbah des Oulad Saïd et à Talouit par Khemisset, en traversant un pays très riche et très peuplé. Le 18 elles rentrèrent à Settât, où elles restèrent jusqu'au 22 avril. Le général songea alors à réduire les M'dakra.

Pour en finir avec ces tenaces adversaires, le général d'Amade créa un troisième détachement régional à la kasbah ben Ahmed, où la colonne venue de Settât par les crêtes campa jusqu'à la réduction définitive des derniers dissidents. Il fallut, pour y parvenir, une reconnaissance offensive vers Dar el-Flek le 24 avril et une autre vers le Mgarto le 28 du même mois; elles

donnèrent lieu à deux engagements peu importants, rapidement terminés par la dispersion facile des contingents rebelles.

Le détachement régional des Achach (D. R. A.), ayant son centre à kasbah ben Ahmed, fut placé sous le commandement du lieutenant-colonel du Fretay, il comprenait: 2 compagnies du 4^e tirailleurs, 1 compagnie de Sénégalais, 1 compagnie de la légion, 1 section de 75, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 peloton de spahis, 1 mitrailleuse galopante, une demi-compagnie du génie, 1 détachement du train, 1 infirmerie-ambulance avec une infirmerie indigène comme annexe et un service des subsistances.

L'installation du détachement étant achevée, la pacification de la région étant, d'ailleurs, en bonne voie, le général décida de porter tous ses efforts contre les M'dakra, dont il fallait à tout prix briser la résistance. Dans ce but, il se porta, le 1^{er} mai au camp de Du Boucheron avec sa colonne mobile en passant par Sidi Abd el-Kerim, où il constata que la sépulture du légionnaire tué le 8 mars avait été violée. Après enquête faite par le caïd de la région, un des profanateurs put être arrêté. Condamné à mort par le Conseil de guerre, il fut fusillé sur le lieu même de son crime. Le 4 mai, le général poussa dans la direction du Mgartho une reconnaissance offensive au cours de laquelle eut lieu un court engagement. Mais les M'dakra étaient toujours irréductibles : 300 tentes seulement sur 4 000 avaient fait leur soumission. Le général. décida, dans ces conditions, d'aller les attaquer au coeur même de leur pays montagneux malgré les difficultés énormes que la nature du terrain allait créer aux troupes.

11 mai. - Combat de l'oued Zamrène. - Renforcé d'un bataillon de Sénégalais, de 3 compagnies de zouaves et du détachement de sortie de Settat (C.M.M.) composé de 1 bataillon d'infanterie, 1 section de 75, un demi-escadron de cavalerie, 1 section de mitrailleuses, le général forma avec sa colonne mobile et le détachement de Du Bouoheron 3 brigades commandées par les colonels Boutegourd, Moinier et Branlière.

Ces troupes partirent le 11 mai à trois heures du matin en deux colonnes de route, se dirigeant sur l'oued Zamrène. La première comprenait les 1^{ère} et 2^e brigades et le détachement du C. M. M.; la deuxième marchant à 2 kilomètres à droite était composée de la 3^e brigade. A 6 heures, la deuxième colonne arriva par un brouillard intense sur les pentes de la rive gauche de l'oued Zamrène et y attendit l'arrivée de la première colonne. Une grand'garde envoyée dans la vallée sur un piton, d'où la vue était très étendue sur les deux rives, provoqua quelques coups de fusil de la part des Marocains établis sur la rive droite. Ce fut le début des hostilités. Aussi à six heures et demie le général prit-il les dispositions suivantes: la première brigade traversera le ravin pour pénétrer dans la montagne, la deuxième prendra la position de la première après son départ et la suivra progressivement en l'appuyant. L'ambulance restera sur la rive gauche avec le détachement du C. M. M. La troisième brigade traversera l'oued de son côté et pénétrera dans la montagne parallèlement à la première et à 2 kilomètres d'intervalle.

L'oued fut traversé sous la protection de l'artillerie qui balaya les crêtes et l'avant-garde de la première brigade, grimpant les pentes opposées, prit sans difficulté position avec son artillerie de montagne pour protéger le passage. Le ravin franchi, le mouvement en avant fut ordonné. Les Marocains présentèrent heureusement peu de résistance. La configuration du terrain, coupé de hautes montagnes couvertes de broussailles et d'arbustes, obligea les troupes à abandonner toute formation régulière. L'infanterie par petits paquets, suivie de l'artillerie de montagne, s'infiltra dans les fourrés et parvint à dominer un second vallon très profond en attendant l'arrivée d'une batterie de 75 qui avait dû faire un détour.

L'artillerie ouvrit alors un feu nourri sur les groupes ennemis qui couronnaient les crêtes et les dispersa rapidement. Devant l'impossibilité de mouvoir la batterie de 75 sur ce terrain, les pièces restèrent en position avec un soutien d'infanterie, tandis que le reste de la colonne, par échelons très fractionnés, descendit dans le vallon pour gagner la crête opposée qui fut bientôt

occupée.

A ce moment, la troisième brigade, qui était à l'extrême droite, fut fortement engagée avec de nombreux Marocains abrités derrière une haute muraille rocheuse et il fallut l'intervention de l'artillerie des trois brigades pour forcer l'ennemi à se replier. Il fut poursuivi alors à découvert par les rafales des feux d'infanterie et d'artillerie. À midi et demie il avait disparu.

Tous les sommets furent occupés par nos troupes et le général donna l'ordre du retour qui s'effectua par échelons, les cavaliers et artilleurs devant conduire leurs chevaux à la main en raison des difficultés du terrain et de la nature des pentes. L'ennemi ne tenta aucun retour offensif et vers quatre heures du soir les colonnes traversèrent l'oued Zamrène pour bivouaquer sur la rive gauche. Il plut toute la nuit, ce qui fut d'autant plus désagréable que toutes les troupes, y compris le général, n'avaient pas de campement.

Le 12 mai, à cinq heures, les colonnes se mirent en marche pour remonter l'oued Zamrène jusqu'au Mgarto. Cette marche se fit sans incident et, après une grande halte au pied de la montagne, les colonnes rentrèrent au camp de Du Bououheron. Une fois de plus, les troupes avaient fait preuve d'une endurance et d'un entrain remarquables. Après une journée de marche en montagne, dans un terrain très difficile, après une nuit passée dans des conditions très pénibles, après une nouvelle marche de 40 kilomètres, elles rentrèrent au camp sans un traînard.

La journée du 11 mai nous avait coûté 9 blessés, mais cette expédition avait rempli un double objet. D'abord elle avait montré aux M'dakra, en pénétrant au coeur de leur pays, que nous pouvions, en dépit de leur croyance, les atteindre partout où ils seraient. Ensuite elle avait permis de relever la configuration générale du pays et de fixer l'emplacement du poste qui reçut plus tard le nom de fort Youlas du nom d'un soldat mort le 29 mars des suites de ses blessures. On acquit aussi, au cours de cette opération, la preuve de la difficulté d'employer des batteries de 75 en pays montagneux. Profitant des renseignements recueillis au cours des opérations du 11 mai chez les M'dakra, le général prépara sans retard une seconde reconnaissance dans la même région, ne voulant pas laisser à cette tribu guerrière le temps de se ressaisir.

Combat de l'oued Dalia. - Le 15, tout fut disposé pour la marche en avant. Les troupes composées de trois brigades formèrent 3 colonnes : la première brigade sur le flanc droit, la deuxième au centre, la troisième sur le flanc gauche. Dans la nuit du 15 au 16, pour ne pas donner l'éveil, les troupes allèrent bivouaquer sur le flanc et en arrière du mamelon des Cinq Caroubiers (actuellement fort Youlas) et le 16, à quatre heures du matin, le mouvement en avant commença pour surprendre l'ennemi.

A cinq heures l'oued Zamrène fut franchi et les trois colonnes pénétrèrent au petit jour dans le massif montagneux et boisé des M'dakra. La troisième brigade, ayant pris le contact avec quelques Marocains placés en vedette, dut bientôt engager un violent combat avec de nombreux groupes qui occupaient les crêtes. Refoulés sur la deuxième brigade, pris entre deux feux, les Marocains se replièrent précipitamment; mais, ayant donné l'alarme, ils revinrent à l'attaque, formant un vaste rideau sur le front de nombreux douars du côté de Berrighit, dans le but évident de les masquer.

En raison des difficultés du terrain, le front de combat des colonnes s'étendit à ce moment-là sur une longueur de 7 kilomètres environ. Après avoir franchi l'oued el-Ateuoh, les colonnes arrivèrent à Berrighit où les douars surpris furent saccagés. La poursuite continua jusqu'à midi et, ne comptant pas rentrer au camp le même soir, le général avait vers neuf heures donné l'ordre de ramener au camp de Du Boucheron les morts et blessés et avait fait reprendre la marche jusqu'à l'oued Dalia, à 20 kilomètres environ du bivouac de la nuit précédente. Les

troupes suspendirent alors leur mouvement en avant. Le retour s'effectua dans le même ordre que l'aller et sans difficultés sauf pour la troisième brigade qui fut vivement accrochée, l'ennemi ayant prononcé une vigoureuse offensive.

Le combat cessa à six heures et demie du soir, après onze heures de lutte en montagne et après la déroute complète de l'ennemi qui laissa tout derrière lui, abandonnant ses tentes et ses nombreux troupeaux. L'artillerie de 75, quoique difficile à manier dans un pays aussi accidenté, avait rendu de grands services : un seul canon, qui s'était renversé dans les rochers, fut mis hors de service.

L'opération fut couronnée de succès malgré les nombreuses difficultés rencontrées dans cette région inconnue et considérée comme inaccessible. L'ennemi subit des pertes considérables qui ne tardèrent pas à l'amener à composition. De notre côté nous avons eu 3 tués et 25 blessés. À dix heures du soir les troupes reprirent leur bivouac de la veille et le 17 au matin elles rentrèrent au camp de Du Boucheron.

Le combat du 16 mai acheva de démontrer à nos derniers ennemis que toute résistance ultérieure était impossible et, peu à peu, ils vinrent faire leur soumission. Ayant subi des pertes énormes, voyant toutes leurs récoltes détruites par le feu, ayant perdu tous leurs troupeaux, les M'dakra acculés demandèrent enfin l'aman. Il est hors de doute que s'ils n'avaient pas été encouragés dans leur résistance, et, oomme on dit, « travaillés » par certains Européens, intéressés à nous voir aux prises avec de longues difficultés, leur pacification aurait été depuis longtemps chose acquise, sans compter que les malheureux auraient perdu moins de monde.

Laissant le colonel Branlière continuer avec son détachement régional les opérations de police dans le secteur du camp de Du Boucheron; ayant, d'autre part, procédé à l'organisation des postes annexes, le général d'Amade prit avec sa colonne mobile la direction de Sidi Ben Slimane où il installa le camp Boulhaut avec le détachement régional des Ziaïda (D. R. Z.). Ce détachement commandé par le colonel Michard, des tirailleurs sénégalais, comprit: 1 bataillon de Sénégalais, 1 compagnie de tirailleurs algériens, 1 compagnie de la légion, 1 peloton de spahis, 1 batterie de montagne, 1 section du génie, 1 infirmerie-ambulance et les services des subsistances militaires. En même temps, il prescrivit l'installation d'un détachement régional à l'extrémité sud-ouest des Chaouïa, à la kasbah des Oulad Saïd. Ce fut le détachement des Oulad Saïd (D. R. O. S.). Prélevé sur la colonne mobile des Mzamza (Settat), commandé par le commandant Haillot des chasseurs d'Afrique, il comprit : 1 compagnie de tirailleurs algériens, 1 compagnie de la légion, 1 peloton de chasseurs d'Afrique, 1 section de canons de 37 de la marine et 1 ambulance.

Ces postes fixes reliés entre eux par de fréquentes reconnaissances créèrent bientôt tout alentour une atmosphère de confiance et de paix; ils furent autant de foyers de protection pour les tribus soumises qui repeuplèrent rapidement la région. Les marchés se réorganisèrent, les infirmeries indigènes installées dans chaque poste donnèrent des résultats dépassant les prévisions les plus optimistes. Les routes furent améliorées et les plus importantes, rendues carrossables, facilitèrent les communications. La vie économique reprit rapidement toute son activité. Les reconnaissances effectuées par les différents postes jusqu'à la limite extrême de la Chaouïa furent toutes bien accueillies. Les tribus confiantes dans notre parole, dans notre justice, s'aperçurent bientôt que nous apportions avec nous l'ordre, la sécurité, la richesse; elles purent se livrer aux travaux de la moisson et vendre leurs produits sans être en proie aux luttes intestines qui désolaient autrefois leur riche contrée d'une manière presque continuelle. À la fin du mois de mai, la pacification avait fait de rapides progrès dans toute la Chaouïa.

La colonne mobile, composée de la 2^e brigade, quitta le camp Boulhaut le 4 juin et par Sidi Hadjaj gagna Casablanca où elle fut le 7 juin. En arrivant elle fut passée en revue sur la crête

du fort Provot par l'amiral Philibert, commandant la force navale, qui venait d'être promu vice-amiral. La situation était d'ailleurs très satisfaisante à Casablanca. Le mouvement du port avait repris et les recettes douanières étaient en progrès.

Jusqu'au 26 juin toutes les troupes qui venaient de faire colonne pendant 5 mois, qui avaient parcouru plusieurs fois la Chaouïa en tous sens sans trêve ni repos, qui avaient su dans dix-neuf rencontres sanglantes briser la résistance des tribus, purent enfin jouir pendant ces quelques jours d'un repos bien mérité. Durant tout le mois le calme s'accrut encore. Une reconnaissance faite par la garnison de Ber Rechid sur le territoire des Chtouka et des Chiadma s'accomplit sans incident. Le mouvement commercial entre les tribus voisines devenait très actif et dépassait celui de l'année précédente à pareille époque.

N'ayant aucun sujet d'inquiétude du côté de l'est et du sud, le général d'Amade décida de pousser une reconnaissance du côté de l'ouest chez les Chtouka et les Chiadma; si éprouvés dans le combat du 15 mars et dont de nombreuses délégations étaient venues demander de faire une démonstration dans leur région pour calmer l'agitation provoquée par des agents du paoha d'Azemmour. Il résolut de compléter cette reconnaissance en poussant jusqu'à l'Oum er-Rbia, afin d'établir des communications directes avec Mazagan.

27 juin. - Réduite à une brigade sous les ordres du colonel Moinier et composée de deux bataillons du 2^e tirailleurs, un escadron de chasseurs d'Afrique, un goum, une batterie de 75, deux sections de mitrailleuses, une section de génie, une section de munitions, un détachement du train des équipages, une sous-intendance, une ambulance, une trésorerie et postes aux armées, la colonne mobile sous les ordres directs du général d'Amade quitta Casablanca le 27 juin, marchant, vers l'ouest. Elle campa le même jour à l'Aïne Masroubia, le 28 à Dar Ben Abid, le 29 à Dar Ould el Hadj Kassem, recevant sur tout le parcours des preuves effectives et formelles de la soumission et de la confiance des tribus, et le 30 juin elle arriva à Sidi Bou Becker, à 5 kilomètres de l'Oum er-Rbia, où elle opéra sa jonction avec une petite colonne venue de Ber Rechid, sous les ordres du commandant Peltier, des Sénégalais. Ordre fut donné d'installer le camp et de se tenir prêt à partir à onze heures et demie avec un jour de vivres de réserve et sans sac. À ce moment-là, le bruit courut que le croiseur *Galilée*, qui appuyait la colonne par mer, avait bombardé Azemmour, renouvelant ainsi son exploit de Casablanca. Ce bruit était faux. Seul le croiseur *Desaix* qui avait longé la côte pendant la marche de la colonne, était venu mouiller à l'embouchure de l'Oum er-Rbia, prêt à appuyer les mouvements de nos troupes.

À midi et demie, la colonne mobile arriva sur la crête dominant l'oued, accompagnée d'une multitude d'indigènes de la région qui étaient convaincus qu'un combat allait être livré sous Azemmour et qui, connaissant par expérience les effets de nos armes, se réjouissaient d'avance du sort fâcheux qui attendait leurs ennemis.

À l'approche de la colonne, le caïd Sidi Hassi Glaoui, gouverneur haffidiste de la ville, fit fermer les portes et retirer les embarcations sur la rive gauche de l'oued, interceptant toute communication entre Casablanca et Mazagan. Le général somma le pacha de rétablir les communications ou d'évacuer la ville dans un délai de deux heures. Pour donner plus de poids à son ultimatum, il mit l'artillerie en batterie sur la ville à 1 500 mètres et fit déployer un bataillon, pendant qu'un autre et le goum remontaient l'Oum er-Rbia qu'ils traversèrent au gué de Bou Laroua à 8 kilomètres en amont, au prix de mille difficultés.

Le caïd Hassi Glaoui se soumit à l'ultimatum et préféra abandonner la ville. De la rive droite de l'oued, nous assistâmes au départ de la mehalla haffidienne et, à trois heures et demie du soir, des notables de la ville se présentèrent au général pour faire leur soumission. Des embarcations furent envoyées sur la rive droite du fleuve et une compagnie de tirailleurs fut expédiée aussitôt pour occuper les portes de la ville, le Mellah et la maison du pacha. Deux

autres compagnies passèrent ensuite et assurèrent la garde de la ville, où nos soldats furent reçus cordialement. Longtemps dans la soirée, le Mellah retentit des bruyants « you you » poussés par les femmes en l'honneur des Français qu'elles accueillaient en libérateurs.

Ainsi fut occupée Azemmour (Sidi Mouley Bou Chaïb), ville de 20 000 habitants, dont 5 000 Juifs, jusqu'à ce jour complètement fermée aux Européens. Cet événement eut un grand et favorable retentissement dans tout le Maroc méridional. Les tribus voisines et principalement les Doukkala vinrent faire acte de soumission et demandèrent que les Français occupassent leur pays et garantissent leur sécurité. À ce moment-là, la route de Marrakech était libre et il est incontestable que les troupes françaises auraient pu occuper toute la région et la ville de Marrakech elle-même sans avoir à tirer un seul coup de fusil; mais l'occupation de cette partie du Maroc n'était pas dans les projets du Gouvernement. Le colonel Moinier prit le commandement de la ville, tandis que le général, avec le reste de la colonne, restait sur la rive droite près du marabout de Sidi Ali.

Le 1^{er} juillet, un nouveau pacha fut nommé, une commission de notables fut chargée de l'administration de la ville et une police fut organisée. Les communications avec Mazagan furent rétablies et le général d'Amade appela à lui un détachement de la police franco-espagnole de Mazagan dans le but de lui confier la police de la ville. Ce détachement arriva le 2 juillet.

Jusqu'au 4 juillet, un bataillon de tirailleurs assura la garde et la police de la ville ainsi que des faubourgs. La sécurité la plus complète régna partout; les marchés furent très fréquentés, toutes les boutiques de marchands se rouvrirent et des Européens de Mazagan se hâtèrent d'accourir pour y installer leur commerce. Bref une ère de prospérité, succédant aux jours d'anarchie, parut s'ouvrir à Azemmour.

Mais le Gouvernement, qui avait été avisé des événements par les télégrammes du général d'Amade, reçut en même temps de l'inspecteur général de la police à Tanger une réclamation concernant l'emploi d'un de ses détachements dans une ville non indiquée dans la convention d'Algeciras. On renouvela donc télégraphiquement au général l'ordre de se maintenir dans les limites assignées à l'avance à notre occupation, sans se laisser entraîner au delà des points qui lui avaient été indiqués comme terme extrême de ses opérations. Or les instructions ne lui permettaient pas de franchir l'Oum er-Rbia et de sortir du pays Chaouïa. Tout en approuvant la reconnaissance, le Gouvernement invita le général à quitter non pas seulement Azemmour, mais même ses environs immédiats et à se rapprocher de sa base d'opérations. Se conformant à ces instructions, le général donna l'ordre d'évacuer la ville et, le 5 juillet, le détachement de police étant rentré à Mazagan, toutes les troupes, musique en tête, repassèrent l'Oum er-Rbia malgré les supplications des habitants qui ne comprenaient pas le motif de notre abandon et qui en redoutaient pour eux les pires conséquences. L'événement ne trompa pas ces malheureux. En effet, quelques jours plus tard, le caïd haffidiste Sidi Hassi Glaoui vint reprendre possession de la ville et se vengea sur les habitants de l'affront qu'il avait été obligé de subir...

Une partie de la colonne alla établir ses bivouacs à Dar Ould el Hadj Kassem, à mi-ohemin de Casablanca, tandis que l'autre partie, avec le général, organisait le camp de Bou Becker et le poste de Sidi Ali qui reçurent une garnison permanente. Ces postes complétèrent le réseau des détachements régionaux et furent chargés tant d'assurer et de maintenir les communications avec Mazagan et Azemmour que de protéger les tribus Chaouïa contre les incursions des tribus de la rive gauche de l'oued. Le 10 juillet, le général avec les troupes campées à Dar el Hadj Kassem reprit le chemin de Casablanca, où il arriva le 13.

Le 14 juillet eut lieu une grande revue qui, par son éclat, parut être l'apothéose de l'œuvre accomplie par le corps de débarquement. Des détachements de tous les postes de l'intérieur portèrent à 8000 hommes l'effectif des troupes figurant à la revue. En présence du corps

consulaire, de la colonie étrangère, aux acclamations de la population, nos vaillants soldats défilèrent au bruit du canon et de la fusillade, sur la crête du Fort Provot. Et là, où dix mois plus tôt les tribus Chaouïa livraient de rudes assauts à nos troupes, on vit caracoler 5 à 600 cavaliers de toutes les tribus, venus spontanément en signe d'amitié et de confiance assister à la revue et défiler, après les goumiers algériens, devant le chef énergique et décidé qui avait su leur imposer la volonté de la France. Ce simple fait témoigna des résultats féconds de notre action qui apportait aux Chaouïa, avec la justice et la prospérité, la sécurité du lendemain.

Le 16 juillet, les différents détachements rejoignaient leurs postes et la colonne mobile, sous les ordres du colonel Moinier, regagnait le camp de Sidi Bou Beoker en face d'Azemmour. Elle ne devait y faire qu'un très court séjour; des événements, graves, suscités d'abord par la marche du Sultan Abd el-Aziz de Rabat sur Marrakech, puis par la défaite du Sultan, le 19 août, allaient l'appeler bientôt à l'extrémité sud du territoire Chaouïa. En effet, une répercussion de ces événements était à craindre et le colonel Moinier fut chargé de prendre, avec sa colonne mobile, les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre sur les confins de la Chaouïa. Parvenue le 18 juillet à Sidi Bou Becker, la colonne mobile quitta le poste le 28 juillet pour Ber Reohid, Settât et Temassine, où elle arriva le 28 août. Jusqu'au 5 septembre, elle exécuta différentes opérations de police sur les confins Chaouïa que la défaite de la mehalla aziziste avait mis en effervescence et, le 7 septembre, elle se dirigea par Kasbah ben Ahmed, le camp Du Boucheron, Sidi Ben Slimane, Bou Znika, sur Casablanca où elle arriva le 25 septembre. A dater de ce jour, elle tint garnison à Casablanca. Le district Chaouïa était donc pacifié et l'on put songer à rapatrier une notable partie du corps de débarquement dont deux bataillons avaient déjà été dirigés sur l'Algérie dès le 17 juillet. Le pays reprit, sous la protection des troupes françaises, sa physionomie habituelle et la paix depuis lors ne fut troublée que peu sérieusement et par intermittences sous l'effet d'incursions des tribus pillardes, telles que les Zaïr, jalouses de voir la prospérité dont jouissait à nouveau la Chaouïa.

Avant de mettre le point final à ce journal de marche qui retrace les incidents de près d'une année de campagne (août 1907-juillet 1908), il convient de dire ici un mot des adversaires que le corps de débarquement rencontra devant lui et dont la bravoure, l'audace, l'impétuosité dans le combat ne sauraient trop être admirées. Aussi bien l'attention est, une fois encore, attirée vers le Maroc belliqueux.

Les Chaouïa étaient tous armés de fusils de petit calibre, Martini-Henry, Winohester, Mauser, Wetterli, Remington, Spencer, etc., etc., et aussi de fusils français Gras du modèle dit de 1874. Ils n'avaient pas de baïonnettes. Leurs approvisionnements en cartouches étaient considérables et étaient facilement renouvelés grâce à la contrebande de guerre. Ne connaissant pas l'emploi de la hausse, ils tiraient plutôt mal et leur tir était toujours trop haut. Ils n'employaient guère que le tir individuel, le feu à volonté. Toutefois les fantassins ennemis employèrent quelquefois le feu par salve. Par exemple, le 18 février, l'avant-garde de la colonne du Littoral débouchant dans la plaine de Sidi Abd el-Kerim essuya deux feux de salve partis d'un douar situé sur une crête. Les balles tombèrent à quelques pas en avant du front de la section de pointe.

La mehalla haffidienne de Mouley Rechid, qui vint renforcer les Chaouïa à la fin de 1907, possédait trois ou quatre canons Canet et Krupp et l'un d'eux fut pris le 8 mars au Mgarto. Mais cette artillerie ne fut jamais très redoutable. Le pointage assez précis aurait pu rendre le tir très dangereux si les obus avaient éclaté; mais, à part quelques rares exceptions, ils s'y refusèrent constamment, les Marocains ne connaissant pas l'emploi de la fusée. C'est ainsi que le 5 février, à l'attaque du bivouac, les obus marocains au nombre d'une vingtaine environ,

tombèrent les uns dans le camp, les autres à proximité d'une compagnie déployée sans faire heureusement aucun mal. Au contraire, le 8 mars, un obus éclata par hasard et blessa quatre hommes de la même compagnie.

Nos adversaires étaient en grande partie des cavaliers. Dès que leurs vedettes annonçaient l'approche de nos troupes, ils partaient à cheval et venaient au-devant d'elles pour leur livrer bataille. Si la distance à franchir n'était pas trop grande, les fantassins suivaient les cavaliers ou même quelquefois se faisaient porter en croupe pour venir prendre part à l'action. Mais le plus souvent, ils restaient à proximité des campements, prêts à abattre les tentes, si l'offensive de nos troupes mettait leurs douars en péril. La tactique des Chaouïa était donc surtout une tactique de cavaliers, et leur unique moyen d'action fut le feu et leur principale qualité la mobilité. Aussi se tenaient-ils toujours disséminés.

Demeurant toujours en selle, ne mettant jamais pied à terre pour tirer, ils ne purent donner à leur feu toute la précision que leurs armes leur auraient permis d'obtenir dans un combat à pied.

Incapables de livrer un combat défensif, même de courte durée, ils ne surent jamais profiter de positions naturellement très fortes qui nous eussent coûté cher si elles avaient été tenues par un ennemi plus résolu qu'eux. Aucune crête, qu'elle fût abrupte, rocheuse et présentât des difficultés matérielles aux assaillants ou qu'elle se reliât au contraire à la plaine par un glacis en pente douce favorable au tir de la défense, ne nous a été disputée par les Chaouïa. Lorsque nos troupes eurent à escalader un versant de colline, jamais elles ne reçurent un coup de fusil pendant la montée; mais dès qu'elles avaient couronné la hauteur, l'ennemi dirigeait sur elles un feu nourri de la contre-pente ou des hauteurs voisines¹. Aux combats de Settat, le 15 janvier et le 6 février 1908, les Marocains ne surent pas défendre le versant abrupt des hauteurs de Sidi Djebli; nos troupes le gravirent en toute tranquillité, mais elles furent accueillies par un feu très violent lorsqu'elles débouchèrent sur le plateau. Il en fut de même le 8 mars: ce jour-là les colonnes escaladèrent sans coup férir la longue croupe de Dar Bou Azza et le plateau du marabout de Sidi Aceïla, mais dès qu'elles arrivèrent au sommet, elles furent assaillies par un feu assez vif. De même encore le 15 mars, les contingents rebelles, réunis autour de Bou Nouala, ne surent pas défendre les approches de leurs campements bien à l'abri pendant derrière une crête rocheuse reliée à la plaine par un vaste glacis.

Les méthodes de combat des Chaouïa varièrent suivant la force de la colonne qui leur était opposée. Contre une troupe très inférieure en nombre, ils s'engageaient à fond : cavaliers et fantassins marchaient droit à l'ennemi tandis que des nuées de cavaliers s'en prenaient à ses flancs. Toujours informés avec précision de la composition des diverses colonnes et des itinéraires suivis, ils attaquaient la plus faible avec le gros de leurs forces et battaient en retraite dès que les autres venaient la secourir (24 janvier, 2, 16, 17 et 18 février 1908). Ils firent toujours preuve d'une remarquable aptitude à découvrir le point faible de l'adversaire (notamment le 29 février contre la cavalerie éloignée de son soutien), mais ces attaques étaient rarement dangereuses; nos lignes durent cependant quelquefois charger à la baïonnette pour se dégager (17 et 29 février).

Contre les fortes colonnes, ils ne purent faire usage que de l'offensive par le feu; mais sans jamais attaquer à fond dans le combat rapproché, leur armement étant en effet beaucoup trop inférieur au nôtre. En principe, ils cherchaient toujours à fixer l'adversaire sur son front pendant que le gros de leurs forces se portait sur les flancs. Leurs chances de succès furent d'autant plus grandes que nous nous montrions nous-mêmes moins offensifs. Pour nous, c'était la marche en retraite qui offrait le maximum de danger, ensuite la défensive, puis la

¹ Voir à ce sujet les *Impressions de campagne* de M. Reginald Kann.

marche en avant lente et hésitante. Les combats livrés autour de Casablanca pendant le deuxième semestre 1907, le combat de Dar Ksibat, du 2 février 1908 en sont des exemples. Au contraire, plus notre attaque fut rapide et sans arrêt, moins nous éprouvâmes de pertes. L'expérience acquise au cours de tous les combats et principalement à la suite des journées des 11 et 21 septembre 1907, des 8 et 15 mars 1908 n'a fait que confirmer ce principe.

La défensive n'a pas mieux servi notre infanterie que notre cavalerie. Elle présentait d'ailleurs un danger de plus, celui d'attirer les fantassins marocains. C'est ainsi que le 3 septembre 1907 à Sidi Moumène, plus tard le 17 février 1908 la colonne Taupin défendant le débouché de Ber Rebah, le 18 février la colonne Brulard à Sidi Abd el-Kerim, le 29 février la colonne Brulard sur le plateau des Rfakha subirent des pertes très sensibles pour être restées sur la défensive ou avoir été immobilisées.

Notre cavalerie a été plusieurs fois assez sérieusement malmenée, en chargeant il est vrai, mais dans chacune de ces occasions elle n'avait recouru à la charge que pour se dégager après être restée longtemps sur la défensive ou s'être éloignée beaucoup trop de son soutien d'infanterie qu'elle paraissait oublier (19 octobre 1907, 2 et 29 février 1908).

Recherchant notre cavalerie, les Marocains semblaient la provoquer, mais dès que l'attaque des nôtres se dessinait, ils se repliaient rapidement, entraînant à leur suite nos cavaliers qui bientôt se trouvaient exposés au feu violent de nombreux cavaliers habilement dissimulés jusque-là. Toutes les fois, au contraire, qu'un escadron a chargé pour gagner du terrain en avant, il y est parvenu presque sans subir de pertes (15 et 24 janvier, 6 février, 8 et 15 mars). Ainsi donc, au point de vue tactique, c'est l'offensive à outrance qui a le mieux réussi contre les cavaliers marocains.

Pendant la première partie de la campagne, le général Drude employa contre eux la formation en carré qui a fait l'objet de vives critiques. La répartition des unités était la suivante : les faces perpendiculaires à la direction comprenaient une ou deux compagnies en ligne de section par quatre mais le plus souvent sur un rang, les hommes à deux ou trois pas ; les faces latérales marchaient en colonne par deux, plus souvent par un, sans distance entre les sections. L'artillerie, les mulets de cacolets étaient dans l'intérieur du carré, nos troupes n'ayant pas à craindre le feu de l'artillerie.

Ce dispositif aurait, pu à la rigueur, être fort acceptable s'il avait été moins rigide, si les faces latérales ou arrière avaient eu liberté de manoeuvrer suivant les circonstances. Or toute manoeuvre était interdite ! Il en résultait donc qu'une partie de la ligne restait inutilisée à moins que les quatre faces ne fussent attaquées en même temps. En outre il constituait, avec tous ces impedimenta rassemblés dans l'intérieur, une cible magnifique pour l'adversaire, surtout lorsqu'il était de petites dimensions, deux, trois et même quatre compagnies, comme cela eut lieu en 1907. Son emploi contre un ennemi toujours mobile et dispersé, agissant surtout par le feu, ne semble guère justifié; et toutes les fois qu'il fut conservé pendant tout le développement d'une action, il en résulta pour nous des pertes sensibles (combats sous Casablanca, août 1907, 3 septembre 1907, 2 février 1908; colonne de Ber Rachid le 18 février 1908).

La suppression des carrés permit à notre infanterie d'avoir une mobilité plus grande; ce qui lui fit éprouver moins de pertes tout en lui permettant d'obtenir de meilleurs résultats.

Cependant la formation des colonnes au combat ne changea pas complètement au début de 1908. Les 5 et 6 février les colonnes du Tirs et du Littoral reprirent la formation en carré qui avait été abandonnée dans la marche du 15 janvier vers Settat; mais les carrés formés ne présentaient plus les mêmes inconvénients: le nombre des unités en ligne, les intervalles pris donnèrent au carré des dimensions plus considérables et sa profondeur était telle (1 000

mètres environ) que la face arrière ne pouvait être atteinte que difficilement par les feux dirigés sur la première ligne. D'ailleurs, ce jour-là, 6 février, la première ligne ayant prononcé une vigoureuse offensive sans s'occuper des autres faces, celles-ci jouèrent bientôt le rôle de réserve. A partir de cette époque, la formation en carré fut complètement abandonnée tout au moins pour les colonnes sous les ordres directs du général d'Amade. Dans tous les combats qui suivirent, on s'inspira sans cesse des prescriptions du règlement de manoeuvres et l'infanterie n'eut jamais à subir de grosses pertes, grâce à sa formation très dispersée et à la rapidité de sa marche. À partir de mars 1908 elle adopta même une offensive hardie; la ligne de feu s'arrêtait le moins possible pour répondre au tir de l'adversaire; elle marchait sur l'objectif choisi le plus rapidement possible, les unités occupant un front énorme; les hommes en tirailleurs à larges intervalles, trois, quatre ou cinq pas (8 mars, 15 mars, 11 mai, 16 mai).

Toutes les fois qu'elle prit au contraire une formation serrée, les pertes furent très sensibles (29 février, 29 mars).

Les formations de route des colonnes jusqu'à la fin de janvier 1908 furent en carré; mais ce dispositif multipliait les fatigues de la route surtout dans les terres collantes du Tirs. Après le 25 janvier (combat d'Aïne Mekoune) toutes les marches furent faites en colonne de route jusqu'à l'ouverture du feu. Quand l'effectif des colonnes devint important, et pour parer aux sérieux inconvénients de l'allongement, il fut formé plusieurs colonnes de route marchant soit parallèlement, soit en échelons (17 et 18 février, 8, 15 et 29 mars, 11 et 16 mai).

En résumé, le corps de débarquement, après avoir combattu et marché en carré, dispositif incommode et vulnérable, n'a fait qu'appliquer les dispositions du règlement de manoeuvres en les adaptant toutefois à une vigoureuse offensive de la ligne de feu, marchant sans arrêt et aussi vite que possible sur l'objectif choisi². Mais, empressons-nous de le dire, cette offensive n'est guère applicable que contre des adversaires comme les Marocains dont les procédés de combat ne ressemblent en rien à ceux de nos troupes.

Pour combattre les Chaouïa, les troupes françaises avaient leur fusil Lebel dont nous connaissons tous les qualités balistiques; elles employèrent surtout les feux à volonté et les feux de salve et très rarement le feu à répétition. N'était-il pas en effet désirable d'éviter de consommer trop rapidement ses munitions, étant donné le faible approvisionnement en cartouches que l'homme avait à sa disposition ? Il ne devait en effet compter que sur les 120 cartouches qu'il portait ! Or, dans bien des circonstances, au moment de la cessation du feu, les cartouches étaient presque épuisées.

Si notre fusil est excellent, il n'en est pas de même de la baïonnette. La blessure qu'elle fait est trop étroite. Elle propage des hémorragies internes, mais elle ne tue pas sur-le-champ. Le 25 mars, à l'affaire du camp de Bou Nouala, un lieutenant du génie fut attaqué par un Marocain qui avait déjà trois coups de baïonnette dans le corps et qui eut assez de force pour se jeter à la gorge de l'officier, cherchant à l'étrangler. Ils roulèrent l'un et l'autre sur le sol et le Marocain fut tué à coups de sabre par les spahis. Un autre jour, un fantassin marocain traversé de part et d'autre par deux coups de baïonnette, l'un dans la poitrine, l'autre dans le flanc, se releva et tira un coup de fusil presque à bout portant sur un officier qui l'acheva d'un coup de revolver. Enfin la baïonnette est trop faible. Elle se fausse souvent. Donc, en prévision du rôle important que cette arme semble devoir jouer dans les guerres futures, comme l'a montré la guerre russo-japonaise, il serait utile d'adopter une baïonnette plus courte, plus solide.

Notre matériel d'artillerie de campagne n'eut guère l'occasion de mettre en valeur complète ses qualités, les Marocains ne se présentant jamais au combat en masse ou en lignes. Néanmoins son action fut toujours très efficace et son principal rôle fut toujours d'empêcher l'ennemi de

² Reginald Kann, *Impressions de campagne*.

serrer de trop près notre infanterie avec laquelle elle combattait toujours en liaison constante. Par la violence de son feu le canon de 75 produisit sur l'adversaire une impression terrible et augmenta ainsi la confiance et la force morale de nos troupes.

La solidité, la souplesse, la grande mobilité des pièces ont été également soumises à de dures épreuves pendant toute la campagne. Et l'on peut dire que l'expérience a été concluante. Le terrain était généralement très difficile. Ni le Tirs, avec ses terres visqueuses après les pluies, ni la région des Achach et des M'dakra, avec ses montagnes rocheuses escarpées, n'arrêtèrent nos artilleurs. Ils étaient toujours là prêts à soutenir et à appuyer les mouvements de l'infanterie. Le 15 mars, à l'attaque du camp de Bou Nouala, les trois batteries de 75, même la batterie de montagne, suivirent à vive allure pendant 8 kilomètres la marche rapide de l'infanterie qu'elle protégeait de son feu. Les 11 et 16 mai, l'artillerie opéra en pays de montagne et, quoique difficile à manier, elle y rendit de grands services. Un canon, qui s'était renversé dans les rochers, fut seul mis hors de service.

La campagne de Casablanca a servi de début aux mitrailleuses dont deux modèles, Hotchkiss et Puteaux, furent expérimentés. Ces deux types différents ont donné, au point de vue de la régularité du tir, des résultats analogues et très satisfaisants; mais l'avantage resta au modèle construit dans nos ateliers de Puteaux, modèle beaucoup plus solide, qui eut moins d'enrayages et qui pouvait modifier sa vitesse de tir. Dans les combats sous Casablanca en 1907, elles furent surtout employées dans la défensive. Installées sur les terrasses, elles appuyaient le mouvement en avant des lignes de tirailleurs. Plus tard, sous le général d'Amade, elles furent affectées à chaque colonne. Leur tir n'a pas toujours été très efficace, le personnel, surtout au commencement des opérations, n'était pas très expérimenté. Placées sur la ligne de feu, elles gênaient souvent l'infanterie dans ses mouvements rapides nécessités par l'offensive à outrance. Étant appelées à agir presque toujours contre des buts très mobiles et très dispersés, leur mobilité n'était pas assez grande. Aussi c'est autant pour supprimer cet inconvénient que pour donner un soutien à la cavalerie que le gouvernement envoya, en mars 1908, quatre sections de mitrailleuses galopantes venant du 2^e hussards et des 1^{er}, 7^e et 16^e chasseurs à cheval; tout ce matériel rendit peu de services et l'expérience fut trop courte pour que l'on ait pu se faire une opinion sur la valeur de ces engins...

Durant cette campagne commencée en août 1907 et qui, ainsi, dura onze mois, dont sept d'opérations très actives pendant lesquelles l'ennemi fut pourchassé sans trêve ni repos, il n'a pas été livré moins de vingt-neuf combats dont plusieurs ont présenté les caractères et les dangers de ceux d'une guerre européenne. 14 officiers tués et 17 blessés, 86 hommes tués et 377 blessés : tel fut le bilan des pertes. Ce sont là des chiffres élevés. Mais l'honneur de la France exigeait de pénibles sacrifices et son drapeau a pu, à la fin, être porté victorieusement au milieu d'un peuple justement réputé pour sa bravoure.

Aussi bien les vaillantes troupes qui ont combattu dans la Chaouïa ont montré aux nations civilisées qu'elles n'avaient rien perdu des qualités militaires des troupes d'autrefois. Le corps de débarquement était composé d'éléments hétérogènes: français, étrangers, arabes, noirs, sénégalais, appartenant tous à notre belle armée d'Afrique. Grâce à leur bravoure, à leur loyalisme, à leur mépris des fatigues, à leur ardeur dans le combat, le général d'Amade put forcer les tribus Chaouïa à la soumission et venger les victimes des massacres du 30 juillet 1907. A côté des vieux et solides soldats de la légion étrangère, à côté des tirailleurs algériens, des Sénégalais et des spahis, les uns et les autres soldats de métier, habitués à la vie rude des camps, les jeunes contingents français de zouaves et de chasseurs d'Afrique firent bonne figure et montrèrent le même entraînement et la même endurance. Animés du meilleur esprit, ils se firent remarquer par leur vigueur, leur énergie et leur parfaite discipline au feu. Confiants dans leurs chefs, ayant au cœur le sentiment du devoir, ils affrontèrent sans

faiblesse et sans crainte les fatigues et les dangers des combats; et il faut les avoir vus à l'œuvre pour comprendre que l'on ne doit pas désespérer d'un pays dont les enfants gardent à un si haut degré, malgré tant d'excitations contraires, le culte du drapeau et l'amour de la patrie.

Jusqu'aux événements du mois d'avril 1911 qui motivèrent l'envoi de nombreux et d'importants renforts au Maroc, le corps de débarquement ne comprenait que 4 500 hommes, dont 1 200, constituant la garnison de Casablanca, formaient une colonne mobile dite « de ronde » qui, chaque mois, parcourait la périphérie de la Chaouïa. Les 3 000 autres étaient répartis dans les postes de Sidi Bou Becker, kasbah des Oulad Saïd, Settat, kasbah ben Ahmed, camp Du Boucheron, camp Boulhaut, Bou Znika, Ber Rechid, Mediouna. Ils servaient de soutien aux six goums marocains organisés depuis le 10 novembre 1908, chacun à l'effectif de 150 fantassins et 50 cavaliers. Placés, avec des cadres français, sous le commandement d'officiers de bureau arabe chargés en même temps des affaires indigènes du secteur du poste, ces goumiers, par leur connaissance du pays et leurs qualités guerrières, sont de précieux auxiliaires pour les troupes françaises.

Si leur loyalisme ne doit pas être très sincère, leurs intérêts matériels les poussent à servir fidèlement ceux qui sont venus leur apporter aide et protection contre leurs ennemis et rendre à leur pays la prospérité d'autrefois.